L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 23 AOUT 1885.

LES TERREURS D'HÉLÈNE.

Il y a quelques jours, M. Alexandre Dumas accompagnait d'une lettre cette nouvelle d'ERNEST HELLO, qu'une mort prématurée vient d'enlever aux Lettres.

"Elle me paraît vraiment de grande envergure, écrivait l'éminent académicien. La science d'évêque a de la grandeur".

Si l'auteur de l'*Homme* et des *Contes extraordinaires* était parfois emporté par une sorte d'illuminisme, il n'en possédait pas moins, à l'occasion, les qualités de relief, de vue, de précision et d'analyse psychologique qui font le créateur littéraire, le romancier et le poète. On en aura une preuve nouvelle dans les *Terreurs d'Hélène*, histoire poignante et bonne en même temps, où Ernest Hello a mis toute la générosité et toute la justice de son âme.

Le jury sortit de la salle de ses délibérations pour entrer dans la salle d'audience; un frémissement parcourut la foule qui attendait anxieusement.

Le Président du jury :

—Sur mon honneur et conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est:

—Pierre Bretel est-il coupable d'avoir donné volontairement la mort à son frère Joseph ?

—Oui, à la majorité.

Le verdict fut mis sur les circonstances atténuantes.

Le ministère public se leva :

—Je requiers l'application de l'article 302 du Code Pénal.

Et quelques instans après, le Président des assises :

—La Cour, après en avoir délibéré, condamne Pierre Bretel à la peine de mort.

Et se tournant vers l'accusé :

—Vous avez trois jours pour nous pourvoir en cassation contre l'arrêt qui vient de vous frapper.

—Nous allons, s'il vous plaît, rétrograder de quelques semaines, et entrer dans la maison du Procureur-général. Sa femme recevait un des amis de la famille.

—L'ouverture que vous me faites, dit-elle, est tellement extraordinaire, que je demeure *stupide*, comme Cinna, et pense que vous voulez mon avis, je vous demande le temps de réfléchir, avant de vous le donner. Vous, Monsieur Armand, jeune homme riche et distingué, vous me parlez très sérieusement d'épouser Hélène, demoiselle de compagnie dans ma maison, petite maison bourgeoise de province. Vous savez son histoire. Nous l'avons prise enfant, orpheline, abandonnée. Elle avait bien un frère, mais il avait déjà quitté la maison paternelle, et on ne sait ce qu'il est devenu. Il y a des jours où Hélène devient femme de chambre, et d'autres jours, cuisinière, quelquefois jardinière. Elle nous est dévouée; c'est tout vous dire. Si elle eût épousé un ouvrier, nous lui aurions fait une petite dot.

—Qu'importe, répondit Armand, je l'aime !

—Et je ne puis vous dire, reprit son interlocuteur, que vous ayez tort de l'aimer. Je l'aime aussi, moi, comme si elle était ma fille. Intelligente, distinguée, bonne, active, sérieuse et gaie, dévouée et sage, elle est de beaucoup supérieure à la plupart des jeunes filles qui meublent les salons. Depuis son enfance, elle est aimée de nous, traitée comme l'enfant de la maison. Nous avons remplacé son père et sa mère. Depuis son enfance, j'aime à lui rendre ce témoignage, elle ne m'a jamais causé une minute de chagrin. Son caractère est aussi heureux que son cœur est excellent.

Mais, sachez le bien, elle est considérée par le monde, à peu près comme une domestique. Elle est absolument sans fortune, non pas à peu près, mais absolument. L'étonnement de vos amis dépassera ce que vous pouvez croire. Vous entendrez des demi-mots, vous verrez des sourires. On se bornera pas à constater la disproportion sociale de ce mariage incroyable; on l'exagérera. On dira que vous épousez une cuisinière, et qu'apparemment ce mariage était bien nécessaire, que vous êtes un bon jeune homme, que vous n'êtes pas de ceux qui abandonnent facilement les jeunes filles perdues par eux, etc., etc.

—Je crois, Madame, répondit Armand, que je saurai faire respecter ma femme. A mes yeux, elle est votre fille, et je ne m'arrêterais que devant un refus formulé par vous.

—Je refus, je ne le formulerai pas, répondit l'excellente femme. Je ne puis qu'attirer votre attention sur l'énormité apparente que vous allez commettre. Mais, en réalité, la jeune fille est absolument digne de vous, et je n'espère pas pour mon fils une femme plus distinguée.

Hélène était une grande jeune fille, élancée, svelte et blonde, à la figure douce et mélancolique. Son œil très intelligent avait toujours l'air d'interroger, elle semblait étonnée de vivre.

Quand celle qu'elle appelait sa maîtresse lui apprit la demande de M. Armand, elle fut quelque temps sans comprendre.

—Suis-je folle ? se dit-elle. Non : probablement c'est un rêve, un rêve que je me garderai bien de raconter à qui que ce soit.

Si l'on savait ce rêve de ma nuit, on croirait qu'il répond à quelque pensée du jour.

L'étonnement d'Hélène était d'autant plus profond, qu'en effet, la demande d'Armand réalisait son désir le plus intime, mais un désir si obscur, si secret, si caché, si fou en apparence, que jamais, depuis le jour de la vie, elle ne se l'était avoué à elle-même. On peut rêver un voyage à travers les étoiles ! mais personne ne songe sérieusement à faire sa malle pour ce voyage-là.

Cependant, la demande était là, claire, nette, incontestable. Hélène ne s'éveillait pas. Elle était dans le domaine de la réalité.

Quand elle crut à son bonheur, elle n'essaya pas de l'exprimer. Elle entra dans un enchantement intérieur, qui lui ôta l'usage de la parole. De jolie qu'elle était, elle devint extraordinairement belle, et le rezeuillement de la joie donna à sa beauté une expression solennelle.

Pendant quelques semaines, tout alla bien, très bien, admirablement bien.

Mais, un certain jour, un matin, Hélène, comment dirai-je ? Hélène cessa d'être Hélène, et ceux qui la voyaient tous les jours, ne la reconnurent plus.

Elle semblait regarder sans voir et écouter sans comprendre. Une stupeur vague étreignait son intelligence. Toutes les questions les plus inquiétes et les plus tendres se heurtaient contre le silence obstiné. Quand Armand la vit dans cet état, il se demanda si elle devenait folle. A l'aspect de son désarroi, une terreur épouvantable se peignait sur son visage ému. Ses joues se creusaient. Elle était si effrayée qu'elle en devenait effrayante. Aux supplications déchirantes d'Armand, elle finit par répondre tout bas un mot, un seul : j'ai fait un mauvais rêve.

Et, dans le fait, elle ne savait absolument pas si elle avait fait un mauvais rêve ou si quelque chose de réel était survenu pendant la nuit terrible.

—Un soir, le Procureur général rentra de la Cour, un peu pâle. C'était le jour même de l'audience qui a ouvert ce récit. Il devait conduire sa femme au bal, et la toilette de cérémonie était déjà préparée.

—Nous n'irons pas au bal, dit le magistrat à sa femme. Ma présence y serait inconvenante ce soir. J'ai fait mon devoir, mais un devoir terrible. La peine de mort est prononcée.

Hélène, qui travaillait près d'une fenêtre, étouffait depuis un instant. Aucun regard n'était fixé sur elle; mais quand le magistrat eut fini sa phrase, on entendit le bruit de la chute d'un corps; Hélène s'était évanouie, et affaissée.

Inutile, n'est-ce pas ? de vous raconter les efforts qui triomphèrent de son évanouissement et les *soins intelligents qui lui furent prodigués ;*—le cliché est trop vieux.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que le lendemain matin, Hélène avait les cheveux blancs. Elle écrivit l'adresse d'Armand sur l'enveloppe d'une lettre, que voici :

"Monsieur Armand, nous ne nous marierons jamais. Pardonnez-moi, et oubliez-moi. Oubliez-moi ! oubliez-moi ! oubliez-moi ! je vous en supplie. Nous ne nous reverrons ni dans ce monde ni dans l'autre ; car je suis damnée. Pour être heureux, oubliez-moi."

L'écriture était tremblée, irrégulière.

La jeune fille s'arrêta, couverte de sueur, épuisée par un effort suprême.

—Entrons dans la prison.

—Mon frère est assassiné, disait Pierre, et comme si la douleur de cette mort horrible pour moi n'était pas assez cuisante, on m'accuse moi-même du forfait qui me désespère, et on me condamne pour un crime que j'aurais voulu empêcher ou venger au prix de mon sang. Je maudis Dieu.... C'est donc vrai. Je suis en prison, attendant l'heure fatale. Au moins que je ne l'attends pas dans l'inaction ! Il faut faire de nouvelles tentatives. Il doit y avoir quelque part une puissance qui me rendra justice. L'avocat n'a pas tout dit. Toute cette procédure, c'est fait pour les coupables. Mais les innocents doivent avoir des ressources inconnues qui ne sont pas écrites dans les codes ! Oh ! les monstres ! Ils m'ont condamné ! Mais qu'est-ce que je dis ?

Les apparences étaient contre moi. J'étais couvert de sang; je venais de tuer un animal, et, pétrifié de mon acte, je m'enfuyais dans mon désespoir. Mes réponses étaient absurdes. Ma colère passe au-dessus de la tête de mes juges, qui ont pu être trompés. Elle va à Dieu directement. Mais Dieu existe-t-il ? J'espère que non. S'il existait, mes forces ne suffiraient pas à le maudire. Oh ! ma femme ! oh ! mes enfants ! Il faut inventer un moyen, inventer un secours ! Il faut qu'on fasse un effort nouveau ! lequel ? Je ne sais ! Mais un effort nouveau ! Je ne me laisserai pas mourir ainsi. A qui m'adresser ?

Et Pierre ne sachant ni qui il parlait, criait comme un insensé.

—Au secours ! au secours !

—Entrons maintenant dans la chambre d'Hélène.

—Le trouble des fonctions cérébrales est profond, dit le docteur ; mais pour traiter cette folie, il est absolument nécessaire d'en connaître la nature, c'est-à-dire la cause.

Il faut étudier et interroger son délire.

Hélène fut longtemps silencieuse; puis relevant la tête, et prononçant autour d'elle ce regard vague des yeux qui ne voient pas ce qui est, et qui voient ce qui n'est pas :

—Vous ne devinez pas, dit-elle, tout bas, vous ne devinez pas ! Eh bien je vais vous le dire !

Le Docteur, le magistrat et sa femme se regardèrent anxieux, croyant que la révélation allait être faite. Je vais vous dire ; je suis allée dans un endroit connu de moi seule où l'on apprend à guillotiner. J'ai très bien profité des leçons ; je sais guillotiner, c'est une affaire d'adresse, ça s'apprend comme autre chose. Tenez ! je vais vous montrer mes essais. Voyez-vous là-bas, cet homme qui a un petit filet de sang rouge au cou. Eh bien ! c'est moi qui ai dessiné ce linéament de couleur pourpre ! Est-ce qu'elle n'est pas jolie cette couleur ? c'est un procédé de mon invention. Je guillotine sans qu'on s'en aperçoive seulement. Tenez ! regardez donc ! la tête de cet homme ne tient presque plus sur son cou. Encore un petit mouvement et elle se détachera. C'est moi qui ai tout préparé.

Quand il va passer près de moi, je donnerai une petite tape sur sa tête, et elle tombera. Vous verrez l'effet d'une tête qui tombe ! Moi, je commence à m'habituer. Mais vous, pas encore ! "Allons ! au large! Ne passe pas si près de moi avec ta tête à moitié détachée! Au large ! au large! On bien j'appelle au secours ! Pourquoi me regardes-tu avec cette prunelle fixe ? Ai-je porté la main sur toi, Pierre ? Non certes ! Qu'ai-je fait ? Rien ! Rien ! Rien ! C'est égal, j'ai peur ! Allons ! Allons ! assez ! Pas de vilain jeu ! Voilà encore le vilain jeu ! Assez ! Je te dis que j'ai peur !

Les assistants écoutaient, retenant leur haleine, et tâchant de comprendre. Désintéressé, quel crime avait-elle commis ? quel crime croyait-elle avoir commis ? Tantôt elle appelait, tantôt elle repoussait. Tantôt elle parlait comme si elle était frappé quelqu'un à mort, tantôt elle s'écriait :—Je ne l'ai pas touché, je le jure ! Que me veux-tu ?

Le Docteur se perdait dans les labyrinthes de ce délire. Était-ce un remords ? Était-ce la folie, qui, toute seule, prenait la forme d'un remords ? Était-ce la fièvre ? Mais la fièvre n'était pas en raison du délire.

Il y avait des intervalles lucides, et alors Hélène demandait ce qui lui était arrivé.

Tantôt elle paraissait confondre le rêve et la réalité; tantôt elle paraissait les oublier tous les deux. En présence du docteur seul, elle était plus calme. Si le Procureur-général paraissait,—Vous me faites horreur, lui criait-elle ! Mais non, non ! Qu'est-ce que je dis ! c'est moi qui vous ai trompé !

—Cependant le sort du condamné allait s'accomplissant. Ses jours étaient comptés. Il s'était, dans le délai légal, pourvu en cassation. Le pourvoi avait été rejeté, comme un peu plus tard le recours en grâce.

Hélène suivait avec un intérêt sombre les diverses phases de ce drame lugubre. Elle avait des curiosités et des épouvantes qui se mêlaient et se confondaient. Elle écoutait avec avidité les moindres mots. Elle en tirait des conséquences vraies ou fausses. Chaque parole entendue, chaque intention soupçonnée se traduisait en elle par une exaltation qui la rapprochait du délire.

Elle était poussée par une curiosité fatale vers le gouffre au fond duquel s'élaborait son désespoir. Attirée par le vertige, elle se penchait sur l'abîme. A la regarder délirante ou relativement calme, on eût dit deux folies différentes et contradictoires.

Armand demandait souvent la permission d'apparaître, de jeter un coup d'œil, d'essayer l'effet de sa présence. Le docteur opposait à ces prières un refus obstiné.

Quant à Hélène, elle dépérissait sensiblement, se refusait à toute conversation et faisait son service avec la régularité des froids désespoirs qui ne tiennent plus à rien, et qui agissent automatiquement.

—Voici l'avant-dernier jour du condamné. La journée d'après-demain sera la journée fatale. Hélène, qui s'affaiblissait, eut une singulière illusion. Qui sait, se dit-elle, si je ne dois pas mourir dans deux jours ? Je voudrais voir un prêtre, on ne refuse pas cela à ceux qui vont mourir.

Le curé de la paroisse, prévenu de sa situation et de son désir, accourut non sans émotion. Le magistrat, plus ému encore, vint au devant de lui :

—Monsieur le curé, lui dit-il, vous allez probablement apprendre un secret terrible, la folie de cette fille n'est pas une folie physique. Nous ignorons quel lien mystérieux rattache cette folie à un crime qui semble n'avoir avec elle aucune relation. Hélène n'a jamais vu ni Pierre Bretel, ni son frère Joseph. Elle est également étrangère au meurtrier et à la victime, et cependant toutes ces horreurs se touchent par un point invisible et inexplicable. Vous, Monsieur le curé, vous allez savoir le secret. Souvenez-vous que c'est moi qui ai porté la parole dans l'affaire Pierre Bretel. Souvenez-vous que ce n'est pas l'homme, mais le magistrat qui vous parle en ce moment.

—Je m'en souviendrai, dit le prêtre, et vous serez le premier dépositaire du secret que je vais recevoir, si ce secret peut avoir un autre dépositaire que moi. Mais peut-être m'arrivera-t-il scellé du sceau terrible de la confession, et alors, quelqu'il soit, entendez-vous ? *quelqu'il soit*, mes lèvres seront fermées.

Le prêtre s'enferma avec Hélène. Leur entretien fut suivi d'un silence, et le silence fut suivi d'un cri.

Au nom du ciel, au nom du ciel, disait le prêtre d'une voix déchirante, permettez-moi de parler.

—Non ! Non !

Le prêtre sortit plus mort que vif : sa pâleur était effrayante. Mais il fit signe au magistrat qu'un silence épouvantable et invincible lui était imposé.

Dans la journée, le procureur général alla rendre visite au Cardinal Archevêque. Il lui exposa la situation avec tous les doutes qu'elle faisait naître en lui, avec toutes les craintes qu'elle lui suscitait, avec toutes les hypothèses étranges qui se présentaient à son esprit.

—Souvenez-vous, Eminence, dit-il enfin, qu'après-demain doit avoir lieu l'exécution capitale. Je sais qu'il y a un secret ; je sais qu'il y a quelque chose à savoir, et j'ignore entièrement la nature de ce quelque chose.

Le Cardinal lui serra la main.

—Je comprends vos angoisses, dit-il, et je les partage. Le secret qu'a reçu le prêtre est aussi inviolable vis-à-vis de moi que vis-à-vis de vous. Mais je vous promets de faire demain matin une tentative.

—Le lendemain matin, Hélène, plus forte que la veille, s'était levée, et se livrait dans la cuisine, aux occupations les plus vulgaires de la vie quotidienne.

On frappa à la porte.

—Ouvrez dit-elle, sans regarder. Le visiteur ouvrit et ne parla pas. Etonnée de ce silence elle jeta ses yeux vers la porte un regard interrogateur.

En grand costume, revêtu de la pourpre romaine, devant elle était à genoux le Cardinal-Archevêque. Habituée à ne plus bien distinguer la réalité du rêve, Hélène se crut en délire. Etrange hallucination ! Pensait-elle, et ses yeux agrandis par l'étonnement, se fixaient immobiles sur le prélat agenouillé.

Après un long silence :

—Fantôme, dit-elle, que me veux-tu ? N'ai-je pas assez souffert ?

—Ne vous troublez pas, ma fille, répondit le Cardinal. Je ne suis pas un fantôme. Votre archevêque se présente devant vous, dans la posture des suppliants, parce qu'il est un suppliant. Il vous demande, non pas une confession, mais d'avoir humainement votre secret, et il vous le demande pour le répéter.

Vaincu par la majesté de ce sublime agenouillement :

—Monseignaur, monseignaur, dit-elle ; le coupable est innocent ; je connais le coupable ; voilà de quoi je meurs. Vous le livrer, jamais jamais !

—Il le faut, ma fille, quel qu'il soit.

Hélène s'affaisse sur une chaise.

—Relevez-vous, Monseignaur, relevez-vous !

—Non, ma fille, pas avant de vous avoir entendue. Il y a en ce moment deux enfants qui voient l'échafaud se dresser, et qui doutent peut-être ou de l'innocence de leur père ou de la justice de Dieu. Vous voyez bien que je ne peux pas me relever !

Hélène se tordait les mains, le Cardinal restait à genoux, muet. Sa tête s'inclina fatiguée, et un rayon de soleil tomba sur ses cheveux blanchis qui resplendirent comme de l'argent.

Alors Hélène, baissant la voix :

—J'étais allée, dit-elle dans une maison du faubourg, vendre mes pipelottes à une malade. Au milieu de la nuit, j'entendis, dans une chambre voisine, séparée par une mince cloison, j'entendis des bruits étranges, suivis de paroles plus étranges. Il me sembla qu'on remuait des masses d'or, puis deux voix se firent entendre. L'une disait : "Tu m'avais frappé tous deux à la fois de deux coups si roides qu'il est tombé, sans pousser un soupir.

—Plus bas, disait l'autre voix, plus bas !

Dans mon épouvante, je jetai un cri qui me trahit, et je descendis quelques marches de l'escalier. Un homme était devant moi :

—Tu as entendu, me dit-il tu vas mourir, et il me poussa dans sa chambre. Puis, d'un geste, il indiqua à son compagnon ce qu'il voulait faire.

—Assez de sang, pour cette nuit, dit l'autre !

Et, se tournant vers moi :

—Jure-nous le silence, dit-il, sur ton salut éternel et sur la vie de ton fiancé. Si tu nous trahis, vous serez frappés tous deux, lui d'abord, toi ensuite.

—Non, je ne sais pas comment tant d'horreurs peuvent tenir en une seule minute. Je jurai tout ce qu'on voulut ; mais, au fort de cette horreur, quand la seconde voix avait parlé, malgré ce qu'elle disait, elle avait soulevé en moi je ne sais qu'els souvenirs d'enfance qui tranchaient épouvantablement sur l'heure actuelle.

—J'avais la tête cachée et serrée dans mes mains. Le second homme et moi, nous ne nous étions pas vus. Tout à coup, il me sépara violemment les mains, et nous nous regardâmes en face, et nous jetâmes deux cris : C'était....

Hélène s'arrêta. Le prélat lui passa la main sur la tête comme pour lui faire puiser dans sa bénédiction la force d'articuler. Il se releva pour la soutenir.

La tête de la jeune fille défaillante s'affaissa sur la poitrine du vieillard.

—C'était !....

—Achevez ma fille....

—C'était mon frère !

—Le paysage a changé. Trois ans après ces événements, un jeune homme et une jeune femme se promenaient sur les bords du Rhin. Un magnifique coucher de soleil empourprait les montagnes. La jeune femme se tourna vers son mari avec une tendresse mélancolique et, reconnaissant le paysage illustré par Victor Hugo, ces vers lui montèrent d'eux-mêmes du cœur aux lèvres :

Oui, ce soleil est beau. Ces rayons, les derniers,
Sur le front du Taunus posent une couronne.
Le fleuve luit ; le bois de splendeurs s'environne.
Les vitres du château là-bas sont tout en feu !
Que c'est beau ! que c'est grand ! que c'est char-
[mant, mon Dieu !

Tout à coup, les yeux d'Hélène se troublèrent, comme si le vent du passé lui eût apporté une menace d'épouvante ; mais Armand la regarda avec la victorieuse autorité de l'amour, et la paix rentra dans son âme.

On a fait, en Allemagne, de curieuses observations sur l'influence qu'exerce la couleur du plumage sur la quantité d'œufs que pondent les poules.

La couleur noire des plumes accélère et augmente la fécondité des poules ; ce qui s'explique par ceci que, cette couleur absorbant davantage la chaleur ambiante, elle détermine une élévation de température dans le corps des poules.

Les meilleures pondeuses, sauf de rares exceptions, ont toujours un plumage plus ou moins foncé ! mais cette influence de la couleur ne s'exerce naturellement que sur les poules qui vivent à l'air libre et sont exposées directement à l'action des rayons solaires.

Cette observation ne s'applique pas aux poules seulement : on a remarqué que les oies blanches et certaines espèces de canards à couleur claire font moins d'œufs que les individus de même race dont le plumage est de couleur foncé.

On lit, dans le *Journal officiel*, de Paris :

La ménagerie des reptiles du Museum d'histoire naturelle vient de s'enrichir d'un serpent d'une taille colossale, tel sans doute qu'on n'en avait jamais vu d'aussi considérable en Europe.

Cet animal appartient à l'espèce connue sous le nom de Boa, mangeur de rats (*Eunectes murinus*, Linné), il est appelé *Anaconda* par les naturels du pays où on le rencontre, c'est-à-dire les parties chaudes de l'Amérique du Sud, spécialement la Guyane et le Brésil.

De tous les serpents, c'est le plus gigantesque : l'individu que l'on peut admirer aujourd'hui dans notre ménagerie nationale mesure plus de six mètres. Toutefois, l'espèce paraîtrait pouvoir atteindre des dimensions encore supérieures, puisque Firmin, dans son histoire naturelle de Surinam, dit en avoir tué un de vingt-trois pieds de long. Celui-ci, entre parenthèses, avait dans son estomac un grand paresseux, un ignane, sorte de lézard de près de deux pieds, et un fourmilier de deux pieds huit pouces, tous avalés depuis peu. D'autres voyageurs parlent d'exemplaires allant jusqu'à trente pieds; mais il faut peut-être faire la part de l'exagération dans des récits qui ne portent pas le cachet d'une précision suffisante.

Tandis que les boas proprement dits sont surtout arboricoles, l'eunecte a plutôt des mœurs aquatiques. Sa conformation est en rapport avec sa manière de vivre ; on peut constater que ses yeux et ses narines, relevés sur la partie supérieure de la tête, lui permettent de voir et de respirer tout en restant presque en totalité sous l'eau. Sa couleur olivâtre, marquée de grosses taches noires, se confond avec celles des terrains vaseux submergés, qu'il habite, attendant que quelque animal altéré s'approche du marais et devienne sa proie.

Un journaliste de Paris est continuellement assailli par les quémandeurs de places de théâtre, L'un d'eux lui disait :

—Je vous en prie, donnez-moi un billet.....ce que vous aurez.....pour aujourd'hui ou pour demain.

—Pour demain.....murmure notre confrère.

—Oui, c'est cela.....pour demain ! s'écrie le quémandeur, se raccrochant à cette planche de salut.

—Eh bien, justement.....j'ai là un billet.

—Parfait !

—Un billet de faire part pour assister à l'enterrement d'une personne que je ne connais pas.....et vous m'obligerez.

Le quémandeur a fait la grimace, mais n'est jamais revenu à la charge.

Fragment de lettre du docteur X.... et ce moment dans une ville d'eaux.

"... J'espère revenir à Paris dans quelques jours. J'aurai alors achevé mes malades....."

Auteur et éditeur :

L'auteur.—Mon cher éditeur, je vous ferai remarquer que mon dernier volume de vers est resté impayé.

L'éditeur.—Mon cher auteur, avouez qu'il était impayable !

Si vous voulez vous assurer que votre pétrole est de bonne qualité, c'est-à-dire convenablement rectifié, versez une petite quantité dans une soucoupe, approchez une allumette en ignition et laissez-la tomber dedans. Si, après avoir nagé un instant à la surface, elle s'y éteint, comme elle ferait dans une huile fixe, le pétrole offre toute garantie.

Voici le relevé des prix et médailles qui ont été décernés, cette année, aux concours du Conservatoire de Paris :

Premiers prix	41
Seconds prix	39
Premiers accessits	41
Deuxièmes accessits	35
Premières médailles	34
Deuxièmes médailles	34
Troisièmes médailles	35
Total	259

Ce total est un peu plus élevé que celui des récompenses accordées l'année dernière, qui n'avait été que de 248.

Entre bourgeois et cochers.

Le bourgeois, descendant de voiture :

—Nous avons trois quarts d'heure. Voici deux francs et cinq sous de pourboire. Vous êtes content ?

Le cocher, avec flegme :

—Moi ! Je ne suis pas volé, voilà tout !

Dans certaines campagnes, on emploie contre les fièvres intermittentes la décoction d'artichaut dans le vin blanc.

En Italie, on recommande aux feuilles d'artichaut des propriétés antirhumatismales. Nous conseillons à toutes les rhumatisants de manger beaucoup d'artichauts.

L'eau dans laquelle l'artichaut a bouilli est légèrement laxative et on l'a préconisée dans le traitement de la jaunisse.

Un fils de la Canebière retourne dans son pays, après avoir visité la capitale.

—Ah ! mes cers amis ! s'écrie-t-il. Z'ai vu la Morgue de Paris. Eh bien ! non, mille fois non, ça ne vaut pas la Morgue des Marseillais !

Rencontré à la gare de Lyon, par un des spirituels rédacteurs du Charivari ;

Un aimable touriste partant pour la région des lacs : le voyageur portait, comme valise, un beau perroquet dans sa cage.

—C'est mon compagnon de route : cela m'ennuie de voyager seul....et je l'ai dressé à me parler.

—Qu'est-ce qu'il vous dit ?

—Toujours la même chose : "Comme c'est beau ! rentrons !"

On n'a pas oublié que M. Galignani a légué à la Ville de Paris une somme considérable destinée à la construction et à l'entretien d'une maison de retraite pour les vieillards. Cette maison sera construite à Neuilly-sur-Seine, en façade sur le boulevard Bineau, et les premiers travaux pourront être commencés vers le milieu du mois de septembre prochain.

L'adjudication de ces travaux devant avoir lieu le 22 août les chiffres suivants donneront une idée de l'importance de la construction que l'on va commencer :

Les terrassements et la maçonnerie coûteront 433,000 fr.; la charpente 133,000 fr.; la menuiserie, 179,000 fr.; la serrurerie, 60,000 francs ; la peinture et la vitrerie, 47.000 fr.; la fumisterie, 30,000 fr.; etc.,

Les travaux de gros œuvre devront être terminés dans un délai de quinze mois.

L'heureux gagnant du dernier lot de 200,000 francs de la Ville de Paris est M. Grenier, un garde retraité du bois de Boulogne.

La commission des inscriptions parisiennes va faire placer une plaque commémorative, rue de Rivoli, sur l'emplacement occupé autrefois par la rue de Béthisy et l'endroit où existait l'ancien hôtel Montbazon qu'a habité l'amiral Coligny, dont la statue doit être prochainement installée au chevet du temple protestant de la rue Saint-Honoré.

Le docteur Purgeraide est appelé auprès d'un petit enfant malade.

Après avoir osculté le bébé, il se met à bavarder, raconte l'histoire du jour, puis, se rappelant un rendez-vous pressant, rédige en toute hâte son ordonnance :

"Pas de soucis, pas de préoccupations ; pas de café, pas d'alcool ; gymnastique ; distractions ; fumer avec modération."

Ce bon Calino, qui vient de voyager dans le Midi de la France, raconte qu'il a été dévoré par les moustiques, et il termine son récit en s'écriant :

—Oh ! ces moustiques..... je les aurais tués !

Tandis que M. Coquelin remporte de brillants succès à Aix-les-Bains, où il vient de jouer Denise et Tartufe, son fils reçu bachelier il y a quinze jours, obtient le premier prix de tir à Kreuznach, où il est allé faire un salement d'eaux.

Le jeune Coquelin a remporté ce prix sur un grand nombre de concurrents, entre autres plusieurs officiers allemands, très vexés, paraît-il, d'avoir été battus par un Français sortant à peine du collège.

Un des principaux organes des intérêts commerciaux de l'Allemagne, l'*Export* de Berlin, a publié, dans son numéro du 30 juin dernier, une importante nouvelle. Il s'agit de l'entreprise, sous les auspices de l'"Association centrale pour la géographie de Berlin" et de la "Banque d'exportation", d'une "exposition ayant pour objet la fondation d'établissements commerciaux dans les pays d'outre-mer." De nombreux négociants allemands, réunis dans une pensée commune, vont charger un navire de collections complètes d'échantillons et d'une grande quantité de marchandises ; ils y embarqueront des employés et des représentants de commerce ; puis cette "exposition flottante", ce "magasin de vente" d'un nouveau genre se rendra dans le bassin de la Méditerranée, où les exportateurs allemands ne jugent pas avoir des relations suffisantes.

Le navire visitera, d'abord, les ports de l'Afrique du Nord, puis ceux du Levant, puis, parmi les places européennes, Salonique, le Pirée, Naples, Barcelone. "Cette entreprise, dit l'*Export*, ne se bornera pas seulement à rechercher dans chaque port l'article allemand qui est susceptible d'un bon débit, elle lierà avec les maisons allemandes amies qui y sont établies des relations durables, afin d'arriver avec leur aide à exercer une influence constante sur le marché, et là où il n'y aura pas de maison allemande, elle établira des représentants choisis parmi les employés de l'expédition."

M. Claretie, dans sa chronique du *Temps*, fait le portrait de M. Louis Leroy, le rédacteur du *Charivari*, que la mort a si brusquement enlevé, et à ce propos raconte une amusante conversation de l'ancien peintre avec Victor Hugo.

Louis Leroy, dit-il, fut un des causeurs et des conteurs les plus aimables et les plus écoutés de ces dîners du lundi qui, chez Pailleron, eut entendu tant d'histoires. Parlant de Victor Hugo, un des meilleurs camarades d'une époque qui ne croit ni à la camaraderie, ni à l'amitié, mais seulement aux coups de grille et aux coups de grosse caisse, Véron savait ce que valait l'amitié dévouée de Louis Leroy. Longtemps Victor Hugo se plut à cet esprit rapide et sans aigreur de l'ancien peintre devenu auteur dramatique et journaliste. Il aimait beaucoup Leroy, qui avait du gavroche en lui, du gavroche en cheveux blancs, et aussi du Chamfort à ses heures.

Un soir, il se rapprochait l'un à l'autre souvenirs de 1830.

—J'ai marché contre Charles X avec d'autres rapins de mon atelier ! disait Louis Leroy. J'avais une arquebuse du temps de Charles IX pour aller relancer les gardes du corps à Rambouillet.

Et Victor Hugo de rappeler alors à Leroy la chanson que chantaient les Parisiens, frétant les pataches contre la monarchie :

En allant à Rambouillet,
Chacun dans son rang louffait !

Puis gaiement :

—Ah ! il est loin, ajoutait le poète, le temps où Leroy marchait contre le roi ! "Le combat de la guerre civile, messieurs !"

Une anecdote qui peint assez bien le caractère et la bonté de Milne Edwards, l'illustre savant français récemment décédé.

Il y a une quarantaine d'années, il faisait passer aux élèves de l'école centrale des examens de fin d'année sur la zoologie, la botanique et l'hygiène. Arrivé à un aspirant ingénieur qui avait particulièrement travaillé la botanique, il lui pose une question sur laquelle il demeure parfaitement muet. Le temps passe et Milne Edwards, se levant, dit au candidat :

—Allez, votre examen est terminé !

—C'est ce qui me navre ! répond l'élève, car je vous assure que j'avais travaillé !

Cette phrase était dite avec un tel accent de vérité, que Milne Edwards répond à l'élève :

—Aussi, je ne donnerai pas une note sur vous ce soir. Mais venez avec moi !

Milne Edwards rentrait chez lui. Chemin faisant, il posa à l'élève une suite de questions difficiles, desquelles celui-ci sortit si victorieusement, qu'à la fin, le bonhomme, il avait le chiffre d'examen auquel il avait réellement droit.

En cour d'assise. On juge un gredin qui a assassiné et volé.

—Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

—Oui... Pour ça, c'est pas ma faute... La guigne... Je suis né un vendredi.

Guibollard, qui a été nommé chef d'une administration importante, adresse à son personnel ces paroles d'une haute impartialité :

—Tant que je serai à votre tête, messieurs, soyez sûrs qu'il n'y aura pas de passe-droits.

Puis, aperçevant un bossu qui se dissimulait timidement derrière ses camarades, il ajoute avec force :

—Ni de passe-travers !

Entre Marseillais :

—Troun de l'air ! moi z'ai connu une femme qu'elle était si vieille qu'elle se rappelait plus combien d'ans qu'elle avait !

—Té ! mon bon, moi z'en ai connu une qu'elle devenait tellement âgée, qu'on a été obligé de la tuer pour la faire mourir !

Entendu à une soirée de contrat :

Deux jeunes gens causent entre eux.

—Moi, véritablement, ça me fait toujours plaisir quand je vois un garçon qui a de la fortune épouser une fille pauvre.

—Pourquoi ça ?

—Parbleu ! ça laisse les riches en circulation.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 22 août 1885

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE)

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$483,892 00	$56,997 00
Même temps la semaine dernière	475,568 00	92,165 00

ARGENT AMÉRICAIN.

Argent américain (étalon ..... au pair
..... (trade dollar). 79⅞c
Prix de l'argent en lingots à
Londres..... 48½d

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain	83½	
Pièces de 5 francs	30 p	
Pièces de 20 francs	$3,80 p	3,90
Souverains	4,90 p	4,95
Pièces de 10 thalers	7,50 p	
Doublons espagnols	15,40	
Doublons pistoles	15,35	
Doublons mexicains	15,40	
Pièces de 20 pesos mexicaines	..... p	19,40
Or l'Amérique du Sud	95 p par	oz
20 marcs prussiens	4,60 p	4,74
Or de la Californie	7 28 0/0 sec	
Or américain, poids léger	95 p	
Or américain, mutilé	5 0/0 d'escompte	

MARCHÉ MONÉTAIRE.

L'argent continue à être en quantité considérable et facile avec une demande modérée.

Prêts sur demande : aux banques 5 pour cent ; en dehors des banques, 3 à 4 pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit :

Papier de commerce exceptionnel	8 pour cent
..... A1	8 "
Prêts sur garanties collatérales	5 a 7
Hypothèque A1	7 a 8

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial 94½ a 94¾.
Le STERLING est calme.
Connaissement de navire A1 482½ a 483
" " " "